

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Constat d'un échec

L'An quatre-vingt de Jean-Pierre Richard, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1989, 242 p.

Martin Thisdale

Numéro 57, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thisdale, M. (1990). Compte rendu de [Constat d'un échec / *L'An quatre-vingt* de Jean-Pierre Richard, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1989, 242 p.] *Lettres québécoises*, (57), 27–27.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CONSTAT D'UN ÉCHEC

L'An quatre-vingt de Jean-Pierre Richard, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1989, 242 p., 18,95\$.

Enfin, un ouvrage qui ose aborder un sujet devenu presque tabou avec le temps, le Référendum du 20 mai 1980. Jean-Pierre Richard fait le point sur les velléités inexplicables d'un peuple incapable d'assumer son destin. Très nuancé dans son propos, il évite le piège de l'apitoiement inhérent à une telle thématique et à la subjectivité d'un seul narrateur en confiant à quatre personnages le soin d'énoncer leurs versions respectives de la défaite.

Dans la première partie, «Les Tatars et le Miroir», Eugène Saindon, journaliste, vraisemblablement à Radio-Canada, déplore l'insouciance de ses collègues qui ont sagement rangé leurs idéaux dans les tiroirs. L'auteur, par le biais de ce personnage, dénonce la superficialité, l'à-plat-ventrisme, la médiocrité et surtout la banalité propre au quotidien, aux petites ambitions qui ont remplacé les grandes causes du passé, aux amitiés stériles ainsi qu'aux petites quêtes de pouvoir. Le désenchantement, syndrome post-référendaire, se répercute dans les relations entre hommes et femmes. Eugène nourrit une certaine agressivité envers son épouse, militante féministe. Il jalouse la relation privilégiée qu'elle entretient ou semble entretenir avec leur fils, Louis, lequel présente un manuscrit dans le cadre d'un concours littéraire radiophonique réservé aux jeunes auteurs.

Incidemment, «Le Sommeil de la perdrix», deuxième partie, donne la parole à Louis. Ses propos, surprenants pour un garçon de vingt ans, sont teintés de mysticisme et de lyrisme. À cela s'ajoute une passion pour les oiseaux qu'il tient de son père et qui le marginalise. Autres particularités du personnage : son attachement au père et son antipathie pour sa mère. Très récurrente dans le corpus québécois ces dernières années, la thématique de la relation entre le père et le fils constitue un aspect déterminant de ce récit. L'absence ou l'éloignement du géniteur gardien de valeurs fondamentales telles la liberté se révèle une cause



de déstabilisation chez Louis et semble même associé à une perte d'identité :

J'avais 14 ans et sa réapparition dans un décor exotique, celui du Sud des vacances, a toujours enlevé du poids à l'événement. Quand on n'est pas chez soi, on n'est pas vraiment soi-même. (p. 86)

Tous les courants idéologiques sont remis en question pour leur incapacité à opérer le changement. On préconise une certaine vision absolue de l'existence qui tienne toutefois compte des erreurs du passé. La solitude du créateur, suggérée à travers la métaphore du cerisier, havre de paix, apparaît comme étant préférable aux échecs collectifs douloureux dont on a peine à se remettre.

«Le Chat dans l'escalier» est sans doute la partie la plus vibrante. D'origine alsacienne, Adélaïde Le Chapier, mère de Delphine et grand-mère de Louis, s'interroge sur le temps qui passe. La mort de son chat, qui présage un peu la sienne, est l'occasion pour elle d'établir un bilan de sa vie, ainsi que de ses relations familiales et amicales. La simplicité attendrissante des propos d'Adélaïde et l'importance que revêtent les sensations révolues accentuent le drame humain qu'a pu représenter le verdict. Les souvenirs de l'Alsacienne ne tiennent pas que de la nostalgie. Son angoisse de la mort et de la solitude, seules certitudes de la destinée de l'être humain, débouche sur une réflexion à caractère plus collectif où une certaine solidarité féminine s'affirme à l'occasion :

Marie Le Franc est arrivée ici la première, bien avant Louis Hémon. Elle est venue, s'est engouffrée dans la forêt, mais aussi dans le monde anglais de Montréal, la petite institutrice laïque. Moi, je me suis convertie, comme Champlain, et je suis restée pour mourir ici. Mais, on ne parle plus de Marie Le Franc. Évidemment, c'est une femme. C'est Delphine qui serait contente de m'entendre! (p. 173)

Le regard qu'elle porte sur les paysages, idéalisés par le souvenir, privilégie la nature, comme moyen de gagner ou de conserver la liberté. L'aïeule déplore l'extinction d'un désir de liberté dont elle semble presque faire l'autopsie : «Je ne l'ai pas dit à Delphine mais, le soir du 20 mai, je n'ai pas reconnu mon monde. La liberté serait donc elle aussi une chose morte» (p. 147).

Dans la dernière partie, intitulée «Le Vol de l'alouette», une lettre que Delphine rédige à l'intention d'Adélaïde, mais qu'elle n'enverra pas, donne naissance à un journal intime. Tragique, la voix de Delphine témoigne de l'échec d'une génération qui a rêvé de changements et de liberté pour ses enfants. À cet effet, elle rend compte mieux que les autres des dommages irréparables causés par le verdict. Le récit se termine sur une lettre qu'Adélaïde écrit à sa fille, l'invitant à rentrer chez elle, à Sainte-Perpétue-des-Monts, et à prendre possession, en quelque sorte, de la terre familiale, microcosme d'une société bafouée.

Nous devons savoir gré à l'auteur d'avoir éludé des considérations politiques trop fastidieuses. Jean-Pierre Richard a rendu compte brillamment du drame profond qu'a représenté la défaite du oui. On ne saurait passer sous silence la beauté de la langue et les descriptions de la nature, jamais superficielles et toujours au service de la réflexion. □

Martin Thisdale